

# Pédagogue, l'agricultrice veut lier champs et cité

**Mireille Ducret** La nouvelle présidente des paysannes vaudoises veut dépoussiérer la tradition, sans la renier.

**Cécile Collet** Texte

**Olivier Vogelsang** Photo

**O**n a un bien joli canton, disait Gilles. Ce n'est pas Mireille Ducret qui contredira le poète. La nouvelle présidente de l'Association des paysannes vaudoises (APV), élue par correspondance le 26 avril, voit la Venoge depuis sa ferme de Renges, petit hameau d'Écublens. Elle avoue: «Je m'émerveille de choses que je ne voyais plus.» Il faut dire qu'elle les voit depuis longtemps, ces «choses». L'ancienne institutrice vit à 150 mètres de la maison où elle a grandi avec sa sœur cadette, dans la ferme de ses parents maraîchers dont elle a repris les terres. «Gymnastique à Lausanne, je voulais me sortir de la campagne. J'étais tournée vers la ville, son Festival de la Cité...» On l'imagine déterminée, sur son Ciao bleu, tourner le dos aux champs dont elle vend aujourd'hui les produits dans son marché à la ferme. Elle sourit. Mireille Ducret n'est pas le genre à regretter.

Loin de l'archétype de la paysanne vaudoise, la cinquantenaire élancée - adepte de ski, elle

«Entre 15 et 18 ans, je ne voulais plus entendre parler du costume vaudois! J'y suis revenue et le porte avec fierté.»

» dit que son sport principal, c'est «couper des salades trois heures par jour» - mélange les genres: Birkenstock urbaines, short de travail

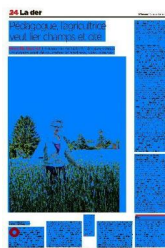
et sweat-shirt zippé à l'imprimé edelweiss. Son costume traditionnel est remis dans l'armoire vaudoise. C'est celui que sa mère lui a cousu pour ses 14 ans, à l'époque où elle sillonnait avec elle le canton au gré des expositions de l'APV et découvrait «émotionnellement» les différences entre les régions. «Entre 15 et 18 ans, je ne voulais plus entendre parler de ce costume! Puis j'y suis revenue petit à petit, en l'arrangeant. Là je le porte avec plaisir et fierté.»

La nouvelle présidente s'est lancé le défi de véhiculer l'image d'une association vivante, utile, moderne. «Je ne renie pas le passé et la tradition, mais je veux les relier à la réalité, à l'avenir. Et faire oublier ce côté vieillot qui nous dessert.» Elle rappelle: seuls 30% des 5600 femmes membres de l'APV travaillent dans l'agriculture. Les autres, de tout âge, sont issues de milieux professionnels aussi divers que variés. «Ce qui nous regroupe, ce sont les valeurs: solidarité, convivialité, amitié féminine.»

## Féminine versus féministe

Et féminisme? Elle grince: «C'est réducteur. Nos revendications sont égalitaires.» Comme ce long combat qu'il faut encore mener pour la reconnaissance du statut social de l'épouse d'agriculteur. Celle qui nous a préparé une salée au sucre le dit clairement: «Je n'aurais pas quitté l'enseignement après vingt ans pour être l'ombre de mon mari, ni ne me serais laissée confiner dans une cuisine! La première chose que j'ai faite en arrivant dans l'exploitation, c'est demander qu'on m'apprenne à conduire le tracteur. Ma belle-mère ne l'avait jamais fait.» Mais il y a encore du chemin. «J'espère que je fais partie de la dernière génération à subir la condescendance d'un milieu patriarcal qui demande aux femmes de faire leurs preuves.»

Car la paysannerie, «ce n'est plus le Heidi-



land, une image bucolique», insiste Lorella Pfrter. La vice-présidente de Prométerre, amie chère de Mireille Ducret, se réjouit de collaborer avec cette présidente «percutante». «Accéder à ce poste, c'est ce qu'elle voulait faire sur son Ciao! C'est son équilibre: prendre de la hauteur, du recul, tout en restant en lien avec le monde agricole.» Si elle a accepté de reprendre les rênes d'une des sept grandes associations cantonales, c'est que «le temps avance vite. Ce qu'on a envie de faire, il faut le faire maintenant, sinon ce sera peut-être trop tard.» Le discours est nouveau. En 2017, un grave souci de santé arrête net celle qui vivait «à 200 à l'heure», selon Silvia Amaudruz, présidente sortante, qui comme Lorella Pfrter évoque l'amitié et l'humanité sans faille de Mireille. «Elle a dû décider ce qu'elle mettait de côté. Sans perdre sa soif d'apprendre ni ses opinions claires.»

«C'est vrai, ça a été une redistribution des cartes, beaucoup s'est joué là», dit pudiquement celle qui hésite à évoquer la maladie qui faillit lui être fatale, de peur qu'on pense qu'elle s'apitoie. «Je m'en suis sortie grâce aux autres», ajoute-t-elle. Les amis et la famille. Son époux Jean-François d'abord, qu'elle connaît presque de naissance, mais qu'elle a réellement rencontré après leurs études. Un amoureux du bétail qu'elle a dû aider à y renoncer en 1998, parce que la filière laitière n'était plus viable. Et puis il y a Romain et Camille, qui reprennent petit à petit la ferme familiale - de 60 ha contre 20 quand il y avait des vaches - mais sont aussi ingénieur et infirmière. «On leur a dit: jusqu'à 25 ans, vous faites autre chose!»

### Quand il n'y a plus d'œufs...

Depuis le 1er mars, Romain et Camille vivent en colocation dans l'appartement familial. «On est en changement de génération», sourit Mireille. Les parents ont aménagé un appartement mo-

derne dans la dépendance qui accueille aussi leur marché à la ferme, qui a étendu ses horaires avec le Covid-19. De la cuisine, elle a observé durant ces mois de confinement la longue file d'inconnus qui se pressaient sous le tilleul. «Mais il n'est pas fait pour ça le tilleul! Cette procession silencieuse, cette distance entre les gens, on aurait dit un enterrement...»

Pour elle, le marché, c'est le lien social. Et «un formidable moyen d'éducation», ajoute celle qui évoque ses vingt volées d'élèves avec épanouissement. «Au début, quand je voyais un citadin lâcher son chien dans un champ de jeunes blés, je hurlais! Puis je me suis dit qu'il fallait expliquer.» L'expansion de la ville rendait cela urgent. La récente crise l'a confirmé. «J'ai découvert un monde: celui des familles où l'on ne fait plus à manger à midi.» Elle raconte le désarroi d'une cliente face à des côtes de bettes, avant qu'elle lui souffle une recette. «Le coronavirus a aussi appris aux gens que quand il n'y plus d'œufs, il n'y a plus d'œufs.» Elle fait le vœu qu'ils s'en souviendront quand ils retourneront dans les grandes surfaces.

## Bio

**1965** Naît le 3 août à Écublens. **1986** Commence sa carrière d'enseignante à Écublens. **1989** S'installe à la ferme des Huttins. Début du marché de Lausanne le samedi. **1992** Épouse Jean-François. **1994** Naissance de Romain, suivi de Camille en **1996**. **2005** Quitte l'enseignement et lance le marché à la ferme. **2017** Grosse casse médicale qui la fait s'arrêter six mois. **2020** Construction de la dépendance où sont installés le nouveau marché et l'appartement de Mireille et Jean-François, qui laissent le logement familial à leurs enfants. Présidence de l'Association des paysannes vaudoises et sans doute fin du marché en ville.

